

Humanisation de l'humain

L'exposé

Patrick Viveret ¹

J'interviendrai sur trois aspects : l'humanité, face à sa propre inhumanité, le difficile métier d'être humain, la possibilité de grandir en humanité.

L'HUMANITÉ FACE À SA PROPRE INHUMANITÉ

Il est fécond de repartir de l'hypothèse, qui est au cœur des *Dialogues en humanité*, à savoir que l'humanité est, pour elle-même, son principal problème. Cette hypothèse implique un renversement de perspective. La plupart du temps en effet, quand on parle de l'humanité, on dit : « Il faut remettre l'Homme au centre ! » Cette injonction intervient toujours en fin de réunion, d'analyse ou de conférence. Une fois que les interlocuteurs ont évoqué tous les autres problèmes, ils en viennent à affirmer : « Évidemment, ce qu'il faut, c'est remettre l'Homme au centre ! »

L'humanité, question pour elle-même

Or l'hypothèse des *Dialogues en Humanité* est de considérer que ce qui est présenté comme une solution, en fin de parcours, est, en réalité, le début du problème. Un problème infiniment plus passionnant que les autres, mais, aussi, considérablement plus difficile. Et l'une des raisons pour lesquelles l'humanité se trouve devant quantité d'autres problèmes, c'est qu'elle fuit en permanence la difficulté de cette question qu'elle pose elle-même. Et donc, si on renverse cette perspective, si on considère que le problème principal de l'humanité est qu'elle est une espèce qui ne s'aime pas, ou qui a toutes les peines du monde à s'aimer – que ce soit en tant qu'espèce, dans les rapports inter-humains, ou dans la relation de chacun à soi-même – on découvre alors que la plupart des problèmes rencontrés sont, au fond, des dégâts collatéraux de cette difficulté qu'à l'humanité à vivre sa propre condition.

Cette difficulté est quasiment évidente pour l'ensemble des questions sociales (au sens le plus large). Elle est aussi incontestable pour les problèmes de paix et de

guerre, de dialogue ou de conflit entre civilisations ; mais pour un défi apparemment plus extérieur, tel que le défi écologique, on la retrouve aussi. Nous le savons aujourd'hui – c'est clair pour la question du climat, mais aussi pour la plupart des autres grands défis écologiques –, une grande partie des difficultés que nous rencontrons sont liées à ce que l'on appelle des causes anthropiques. Autrement dit, le rapport guerrier que l'être humain a construit dans sa relation à l'univers et à la nature est la projection de son propre rapport guerrier avec les autres membres de l'humanité ; et c'est là, en bonne partie, l'origine de nos problèmes écologiques.

Nous, les êtres humains, nous sommes effectivement dans une situation où il n'est pas excessif de dire que l'humanité risque « la sortie de route ». Après tout, nous sommes une espèce très jeune – même en prenant le rameau hominien : huit millions d'années – par rapport à d'autres espèces animales. En partant du prétendu *sapiens sapiens*, que, comme le rappelle Edgar Morin, il vaudrait mieux appeler *sapiens demens*, car sa folie est au moins égale à son génie, en partant donc de 100 000 ans avant notre ère, l'espèce humaine est encore dans l'âge infantile.

Le risque de « la sortie de route »

Le problème est que l'humanité risque la mortalité infantile ! D'une certaine façon, plusieurs possibilités existent maintenant pour cette sortie de route ; à commencer par les possibilités, classiques depuis Hiroshima, d'autodestruction de l'espèce par elle-même. De ce point de vue, la crise actuelle de la dissuasion nucléaire renforce ce risque : les phénomènes de nomadisme d'armes de destruction massive conduisent, en effet, à ce que les éléments de stabilisation de la dissuasion nucléaire – cette organisation froide de la folie – se trouvent eux-mêmes déstabilisés. La fin de l'humanité peut donc se produire par auto-destruction proprement militaire. Mais d'autres menaces existent, notamment celle d'une rupture brutale de notre lien à notre niche écologique (le dérèglement climatique n'étant que l'une des faces de ce problème).

(1) Conseiller référendaire à la Cour des Comptes, Rapporteur de la mission « Nouveaux facteurs de richesse ». Conférence donnée le 25 mai 2004.

L'humanité a aussi, à travers un mésusage de la révolution du vivant, la possibilité d'introduire des mutations de l'espèce elle-même, qui la feraient rentrer dans ce que certains théoriciens appellent maintenant la « post-humanité ». Ce serait une façon d'en finir avec l'histoire humaine proprement dite, car, dans tous ces cas de figures, l'espèce humaine se trouverait en situation de bifurcation majeure à l'égard de son propre itinéraire.

Et donc, par rapport à ce risque de sortie de route, la grande question est celle de la conscience. Au cours de l'histoire de l'hominisation, le rameau hominien a failli disparaître à plusieurs reprises, car l'humanité est l'une des plus fragiles de toutes les espèces. Or l'une des raisons pour lesquelles elle a été capable, non seulement de rester en vie, mais de se dépasser et de progresser, est que, à chaque fois, des progrès qualitatifs sont apparus dans l'ordre de la conscience.

De l'hominisation à la nécessaire humanisation

Nous sommes arrivés à un moment où l'enjeu pour l'espèce n'est plus l'évolution biologique, mais un défi culturel et politique : celui de l'humanisation, plutôt que celui de l'hominisation. Mais nous sommes renvoyés, au fond, au même défi de la permanence incertaine de l'espèce. Du côté de la face sombre de ce défi, nous risquons la sortie de route, et même l'autodestruction, soit physique, soit psychique. Il y a en effet d'autres façons d'en finir avec l'espèce humaine que de disparaître en tant qu'espèce. L'humanité peut aussi en finir psychiquement, spirituellement, éthiquement avec sa propre histoire. Il suffit, pour l'esquisser, d'associer Auschwitz, le Rwanda, ou le Cambodge de Pol Pot... L'humanité a déjà imaginé des formes extraordinairement ingénieuses de maltraitance à son propre égard, et, bien entendu, aussi à l'égard d'autres espèces.

Cela, c'est le versant négatif. Mais, de la même façon qu'il y a une face positive de l'hominisation, la face positive du processus d'humanisation est d'utiliser ces rendez-vous décisifs comme occasion de proposer un saut qualitatif positif, appuyé sur la capacité qu'a l'humanité à continuer sa propre route, à construire ce que nous avons appelé « un désir d'humanité ». Il ne suffit pas, en effet, de miser simplement sur ce que Hans Jonas a appelé « l'heuristique de la peur » ; il nous faut aussi construire un désir positif, celui qui donne envie de continuer l'aventure. Nous avons à susciter l'envie de continuer le voyage en humanité et à transmettre ce désir d'humanité à nos propres enfants, et aux générations futures.

Si la question-clé est bien « comment l'humanité franchira-t-elle ce seuil qualitatif ? », alors, c'est une histoire positive qui s'ouvre devant nous, celle d'une possibilité effective de grandir ensemble en humanité. Ce qui nous conduit au difficile métier d'être humain.

LE DIFFICILE MÉTIER D'ÊTRE HUMAIN

On pourrait parler d'un « ministère » d'humanité. Ces deux termes de métier, ou de compagnonnage, et de ministère ont en effet une étymologie commune. Le mot métier est fabriqué à partir de la rencontre de deux termes : le ministère, la position de service, et le mystère. Ministère signifie service, service qui se distingue du magistère, qui est une position de maîtrise et non de service. Bien des ministres ont oublié l'étymologie et l'idée de ministère comme service ; pas seulement des ministres, d'ailleurs. Pourquoi la rencontre du ministère, comme position de service, avec le mystère ? Et d'abord pourquoi le mystère ? Parce que tout rapport humain, y compris celui qui passe par une transformation de la nature, ce qui est le cas dans le compagnonnage, renvoie à une relation avec d'autres êtres humains, et que la relation inter-humaine est, par nature, mystérieuse. Et donc, un métier, c'est un ministère mystérieux.

L'œuvre et le métier plus que le travail

En ce sens, il y a une différence majeure entre le métier, le droit au métier, et le travail. Dans son sens étymologique et historique, le travail c'est le tripalium, c'est-à-dire le renvoi à une condition de pénibilité, et à une situation de dépendance, qui sont rendues nécessaires par la lutte pour la survie. Au sens étymologique et historique du terme, le travail est marqué par ce triptyque de la pénibilité, de la dépendance et de la nécessité. Le métier est différent, il est davantage dans l'axe que Hannah Arendt a bien défini dans *La condition de l'homme moderne* : celui de l'œuvre, c'est-à-dire l'axe du projet de vie. Les êtres humains ne se contentent pas d'être des mammières qui cherchent à survivre, mais des êtres qui accomplissent leur devoir de conscience – on verra que la conscience est un cadeau qui peut être empoisonné – de façon à grandir en humanité.

Et ceci est vrai, aussi bien pour des individus que pour des collectivités. Il y a un point de rencontre entre l'enjeu personnel et l'enjeu mondial du devenir humain. On dit souvent qu'il est nécessaire d'articuler le local et le global. C'est tout à fait fondamental, mais il faut faire un pas supplémentaire, il est également indispensable de conjuguer le personnel et le mondial. D'une certaine façon, en effet, la suite même de l'aventure humaine se joue aussi bien dans l'ensemble de la collectivité que dans la singularité de nos propres vies.

Pourquoi donc aborder la question du ministère d'humanité et du difficile métier d'être humain ? Parce que, si nous considérons que le principal problème est de vivre notre condition humaine, alors, la plupart des problèmes envisagés traditionnellement comme difficiles sont en réalité les plus faciles. Inversement, les problèmes que nous ne traitons pas, parce que nous considérons qu'ils sont plutôt faciles, et que nous pensons aborder après avoir réglé les autres, sont en réalité les plus difficiles.

Le problème n'est pas la pénurie...

Un exemple est assez typique : l'essentiel de l'organisation économique, sociale, politique est agencé depuis des millénaires autour de la rareté, de la pénurie, de l'obsession de la peur du manque. Il serait possible de démontrer, y compris pour d'autres périodes historiques, que c'était déjà une erreur : même à des époques où, apparemment, les conditions de rareté étaient prégnantes, déjà, le principal problème de l'humanité, n'était pas celui de la pénurie. Des travaux passionnants d'écoles anthropologiques, notamment autour de Mauss, ont montré que des sociétés primitives étaient organisées autour de questions autres que celles de la rareté.

Pour nos sociétés, cela est une quasi évidence. La plupart des raretés que nous rencontrons sont artificielles, produites par l'humanité elle-même, parce qu'elle ne sait pas quoi faire avec le vertige de l'abondance. Les Nations Unies, par exemple, disent très officiellement, à travers le Rapport du Programme des Nations Unies pour le Développement, que, avec cinquante milliards de dollars supplémentaires chaque année, il serait possible d'éradiquer la faim, de permettre l'accès à l'eau potable pour six milliards d'êtres humains, d'assurer les soins de base... ; bref, de traiter la plupart des grands maux de l'humanité et d'enregistrer des progrès significatifs sur d'autres questions également décisives. Or, on n'arrive pas à trouver ces cinquante milliards, mais, en revanche, on est capable d'en trouver dix fois plus pour les dépenses de publicité et de communication. La phrase de Gandhi, exprimée peu de temps avant sa mort, garde toute son actualité : « Il y a suffisamment de ressources sur cette planète pour répondre aux besoins de tous, mais il n'y en a pas assez pour satisfaire le désir de possession, la cupidité de chacun. »

... mais le désir de possession

Ce sont le désir de possession et ses effets qui produisent artificiellement de la rareté. Ce désir est organisé autour d'un couple : la peur et la domination. Je me mets, en effet, en position de dominer autrui – que ce soit une domination politique, ou culturelle, ou économique – parce que cette domination est aussi une façon de me préserver du manque. La relation entre la domination et la peur est une relation systémique : dès que vous avez de la domination, vous trouvez de la peur. Évidemment, la réponse donnée à partir de cette posture guerrière – qui, au départ, est une posture protectrice – est interprétée par autrui comme une menace, laquelle légitime du même coup sa propre protection, qui devient alors de nature guerrière ; le cercle vicieux est ainsi commencé. Par conséquent, si on veut attaquer le cercle vicieux de la peur et de la domination, il faut reconnaître que la plupart des raretés actuelles – raretés que l'on peut parfaitement éloigner en termes économiques, techniques, ou scientifiques, ou par une combinaison des trois – ne sont pas

traitées. Elles sont même aggravées à cause des formes multiples de ce désir de possession qui renvoie lui-même à un mal-être fondamental.

Si on fait cette hypothèse, la question la plus difficile est celle-ci : « Comment l'humanité vit-elle la conscience de sa propre condition, qui la situe devant une multiplicité de choix, d'opportunités de vie, où l'abondance est la règle et la rareté est plutôt l'exception ? » L'abondance, en effet, crée une situation de vertige. Si je refuse de traiter cette question du vertige de l'abondance, il se produit ce que Keynes avait parfaitement analysé en 1930 dans un texte prophétique, *Perspectives pour nos petits-enfants* : « Si l'humanité n'est pas capable d'une mutation culturelle à la hauteur de la mutation technique et économique qui a produit l'abondance, elle va vers une dépression nerveuse collective. » Ce texte paraît au moment où Freud écrit *Malaise dans la civilisation*. Il renvoie, lui aussi, à l'hypothèse que les lois psychiques individuelles peuvent se retrouver sur le plan collectif. L'humanité est confrontée à son propre désir d'humanité (la partie *Éros* dans *Malaise dans la civilisation*) ou, au contraire, à sa dépression et à sa pulsion de mort. Suivant l'une ou l'autre hypothèse, l'humanité se trouve face à la sortie de route ou, au contraire, à la possibilité de progresser qualitativement, de grandir en humanité.

La question du métier est donc une question infiniment plus forte, plus passionnante, mais aussi considérablement plus difficile que la question du travail. De même, la question de l'abondance est largement plus difficile à traiter que celle de la rareté. C'est faute d'être capable de traiter la question de l'abondance que nous refabriquons artificiellement de la rareté...

COMMENT GRANDIR EN HUMANITÉ ?

Si nous acceptons ce changement de perspective, cette hypothèse de renversement, la question devient alors : « Comment grandir en humanité ? » Comment avoir un type de développement acceptant que l'abondance soit une question difficile et qu'on puisse la traiter sans régresser vers une production artificielle de rareté ? Pour prendre une distinction classique dans toutes les sagesse, il y a un choix possible entre le développement qui se situe seulement dans l'ordre de la possession, dans celui de l'avoir – développement qui, inévitablement, débouche sur de la rivalité et de la peur –, et le développement plutôt dans l'ordre de l'être. Dans cette perspective, la possibilité est donnée aux individus, comme à l'humanité, d'avoir une progression dans l'ordre de la conscience, de la perception de la beauté, dans l'ordre émotionnel, celui de la qualité inter-relationnelle, de son propre rapport à l'univers. Toutes ces progressions, qui sont sans limites, ont comme caractéristique de ne pas produire de la rivalité, mais, au contraire, une attraction positive.

Vivre à la bonne heure

Prenez votre propre expérience ! Quand vous vivez une expérience intense, quand vous dites « je suis bien... », c'est très différent que de dire « j'ai du bien ». Dans ce cas, la peur de perdre ce bien, ou le désir mimétique d'aller éventuellement posséder le bien d'autrui, est immédiat. Quand vous dites « je suis bien », vous êtes dans une situation très différente, avec un sentiment de joie intérieure, une capacité de vivre à la bonne heure, c'est-à-dire de vivre intensément la situation présente, que ce soit une relation avec autrui, un rapport à l'univers et à sa beauté, ou une situation de sérénité intérieure. La joie que vous éprouvez est faite d'attention, que je distingue de la tension qui mine nos sociétés et est au cœur de notre mal-être. Cette joie est une joie qui, non seulement n'entraîne pas de la rivalité avec autrui, mais qui vous donne, au contraire, le désir qu'autrui vive lui-même sa propre humanité dans la joie ; ce processus est donc attractif. Là où le couple « peur-domination » va produire artificiellement de la rareté par de la rivalité, le couple « joie-coopération » va produire des phénomènes d'attraction dynamique.

Grandir en humanité n'est pas simplement une question d'ordre psychologique, spirituel, ou familial ; c'est une question politique, qu'il faut traiter comme telle. C'est pour cela que, dans *Dialogues en Humanité*, à côté des cinq grands rendez-vous sur lesquels l'humanité risque la sortie de route (pauvretés, guerres, relations entre cultures, environnement, révolution du vivant), il y a aussi ces deux défis transversaux que sont le défi anthropologique et le défi politique : la construction de la citoyenneté terrestre et de la démocratie mondiale. La rencontre de ces deux défis transversaux est un défi « anthropolitique ». Elle demande de construire politiquement la question qu'il faut bien oser nommer « le problème du salut de l'humanité ». L'humanité est, à nouveau, confrontée à la question de l'avenir de sa propre aventure.

L'humanité et l'avenir de sa propre aventure

C'est sur ce point que je voudrais conclure. Quand on est confronté à cette question, on met alors en perspective d'autres débats, tels que, par exemple, celui du développement durable et de la croissance soutenable. On peut les replacer dans une perspective qui leur donne une plus grande épaisseur. Car la question fondamentale est celle du développement humain. Non pas le développement humain comme avatar limité des nouvelles formes de croissance – ce qui est, évidemment, une conception complètement réductrice du développement humain – mais celle du « développement de tous les hommes et de tout l'Homme ». Alors le développement humain, qui est

la possibilité de grandir en humanité, va conduire sur d'autres terrains, ceux de la décélération, du ralentissement, du renoncement à tout désir de possession. En conséquence, le jugement qualitatif porte sur ce qu'il faut faire grandir et, inversement, sur les terrains où l'humanité est en danger parce qu'elle est dans la tension, c'est-à-dire le stress, la course, la rivalité, la guerre, la possession. Sur ce terrain là, il faut oser dire qu'il faut décroître, ralentir, etc.

On peut considérer un certain nombre de grands débats actuels. Ils prennent une plus grande épaisseur éthique et politique, si on les place dans la perspective de grandir en humanité. J'évoquais la question du « salut ». Ce n'est rien d'autre dans sa forme moderne, finalement, que la question du bonheur, entendu non pas comme donné par l'acquisition d'un capital que l'on a peur de perdre, mais comme la capacité de vivre à la bonne heure. Il s'agit de la capacité de vivre l'intensité du voyage de vie comme une aventure difficile, passionnante, parfois éprouvante, mais une aventure extraordinaire. Dans ce voyage de quinze milliards d'années, la possibilité, fut-ce de façon extraordinairement éphémère, de vivre consciemment cette aventure, est un cadeau prodigieux, à condition que nous le prenions au sens étymologique, c'est-à-dire comme un présent. Nous avons, en effet, une capacité de vivre à la bonne heure, c'est-à-dire de vivre intensément ce présent du voyage de vie.

Alors, c'est l'attention qui devient le vecteur majeur de notre capacité de grandir en humanité, de nous développer dans l'ordre de l'être. Et cela nous permet, en même temps, d'échapper à la tension, à cette course angoissante qui, de toute façon, nous paraît devoir mal se terminer. Quand vous faites un voyage, vous ne vous posez pas la question : « à quoi ça sert de faire ce voyage ? » ; vous vivez intensément votre voyage. Et, à chaque fois que vous vivez une situation essentielle, vous ne vous posez pas la question : « à quoi ça sert ? » : « à quoi ça sert d'aimer mes enfants, la personne avec qui je vis ; à quoi ça sert d'être émerveillé par ce paysage, de vivre une sérénité intérieure ? » Dès que vous êtes sur le registre de l'essentiel, la question « à quoi ça sert ? » disparaît, parce qu'elle trouve sa propre réponse intérieure dans l'intensité même de l'expérience de vie que nous vivons.

Cette question est donc éminemment personnelle ; elle est, en même temps, absolument collective, parfaitement politique. C'est cela, me semble-t-il, l'enjeu majeur du processus de *Dialogues en Humanité* que nous avons initié.

Patrick VIVERET

Le débat

La perspective de l'orateur – penser l'humanité en la réalisant, passer de l'heuristique de la peur au désir d'humanité, exercer le ministère d'humanité – a enthousiasmé l'assistance, mais aussi soulevé de multiples questions.

Sortir du vertige de l'abondance

Un intervenant, se situant dans le courant ATTAC, a noté l'aggravation des inégalités depuis le dernier quart de siècle. Ce changement économique et social d'ordre politique lui paraît plus fondamental. L'action est donc d'abord politique. L'orateur répond en disant que cette question est effectivement essentielle et que son exposé ne l'a pas traitée suffisamment. Les inégalités sont scandaleuses, puisque 225 personnes dans le monde disposent désormais d'un patrimoine équivalent à celui de 2,5 milliards d'humains. Mais, dit-il, le changement de cet état des choses ne pourra pas se faire seulement par une réforme de structures, il y faudra aussi un changement de mentalités. Il faudra sortir du cycle peur-domination pour faire accepter l'idée d'un revenu maximum selon laquelle tout revenu supérieur à un seuil politiquement défini doit être affecté à une utilisation sociale (par l'impôt ou par une fondation). Cela suppose que la conscience humaine se libère du vertige de l'abondance.

À une question sur la croissance en général et la croissance démographique en particulier, Patrick Viveret n'hésite pas à parler de décroissance globale. Mais il apporte les précisions suivantes. La décroissance globale signifie que les exigences du développement durable supposent, d'une façon générale, un usage plus modéré des ressources de la planète ; mais en fait il y aura à décider là où il faut décroître (par exemple dans l'usage du pétrole et des transports individuels motorisés) et là où il faut croître (dépenses d'éducation, de santé, de logement). Il faut surtout se libérer des symptômes toxico-maniaques des formes actuelles de notre croissance économique. Notre éducation ne doit plus viser à faire de chacun de nous, dès la maternelle, un producteur compétitif appauvri sur le plan éthique et spirituel et finalement livré à la

dépression lorsqu'il n'est plus sous l'emprise d'une excitation de l'ordre de l'avoir. La croissance démographique est à considérer à cette lumière, même si d'hors et déjà nous savons que les transitions démographiques des différents pays montrent que les peurs démographiques des années 1950 et 1960 ont perdu leur justification. Si notre organisation économique se libère de son obsession de la rareté pour vivre humainement l'abondance, la régulation démographique se fera beaucoup plus aisément.

À la demande d'un auditeur, Patrick Viveret revient sur ses travaux sur « reconsidérer la richesse ». Sans doute faut-il un minimum de bien-être pour vivre humainement. Ce minimum nous l'avons, car selon la formule de Gandhi, la terre est assez riche pour satisfaire les besoins de tous ses habitants : les besoins, mais pas les désirs de domination et de possession de chacun. Les désirs humains doivent donc être réorientés vers le rapport à autrui et vers la recherche du sens. Notre époque est marquée par la révolution du vivant et celle de l'information. C'est autour de la qualité d'une vie vraiment humaine, et d'une intelligence du monde et des autres, que doivent se réaliser nos désirs. Cela suppose une sortie du cycle de la peur et de la domination pour cultiver le désir d'humanité. Il importe de passer, selon une formule classique, de l'ordre de l'avoir à celui de l'être. La vraie richesse n'est pas dans l'accumulation de possession et de pouvoir, mais dans la qualité de la relation à autrui et l'ouverture au bien et au beau.

Vie collective, politique et dimension spirituelle

Un second jeu de questions a tourné autour des rapports entre les dimensions politiques et spirituelles de notre vie collective : comment réaliser l'humanité, comment changer les mentalités et promouvoir le développement personnel, comment vivre au présent et affronter la nouveauté de la vie, quelle place pour les processus démocratiques dans cette réalisation d'humanité ?

Les transformations personnelles et les changements sociaux sont à mener simultanément. Il nous faut et la réforme des structures et la réforme des mentalités. Mais l'humanité doit ici franchir un saut qualitatif, faisant advenir d'autres manières d'être au monde. Cela exige une mutation du processus démocratique : de la tension de la lutte pour le pouvoir avec sa violence, à une démocratie non-violente de l'ordre de la qualité. Mais cela n'élimine pas le conflit. La démocratie doit développer de la conflictualité, mais de la conflictualité sans violence. Elle doit organiser les désaccords. Elle doit construire le débat afin que les oppositions soient clairement mises à jour, en dehors des malentendus et des procès d'intention. Le conflit fait partie de la démocratie. L'opposé de cette attitude est la présentation d'une politique comme une lutte entre le Bien et le Mal. Affirmer cela, comme le fait le Président américain, est une sortie de route, une impasse, un enfoncement dans le cycle de la peur et de la domination. La démocratie est un universel construit à partir des diversités. Elle suppose une ouverture à l'universel, où chacun est capable de reconnaître le meilleur de l'autre et le pire de soi, à la recherche des solutions politiques du vivre-ensemble. On voit ici l'étroite articulation entre les processus collectifs de la politique et les processus personnels de la démarche de spiritualité et de recherche de sens dans un rapport à l'autre renouvelé.

Notre véritable ennemi : notre propre humanité

À une question sur le capitalisme et son interprétation par Marx, L'orateur répond que, pour traiter aujourd'hui de la question du capitalisme, on doit traiter de la difficulté de

l'humanité elle-même. Le problème ne se limite pas à celui de l'exploitation. Le capitalisme fait déraiper le désir vers l'accumulation sans fin. Or, on sait aujourd'hui que le socialisme bureaucratique ne répond pas à ce problème. Il n'y répond ni sur le plan anthropologique, ni sur le plan de la politique internationale. Il faut lutter sur deux fronts, celui de la barbarie intérieure et de celui de la barbarie extérieure. Face à cette dernière, nos fondements de la politique sont à réviser. Notre théorie politique moderne s'est fondée sur un contrat social national visant à éliminer la violence interne de l'État-nation pour la reporter au-delà des frontières politiques. Nous devons ici renverser nos conceptions géopolitiques. Alors que toute la géopolitique est fondée sur le rapport ami-ennemi, nous devons apprendre à vivre sans ennemi. Il faut revoir notre perception des menaces et découvrir que notre véritable ennemi, c'est désormais notre propre inhumanité. Pour y parvenir, redécouvrons les traditions de sagesse de l'humanité. L'*homo sapiens sapiens* devrait être dit *homo sapiens demens*, tant qu'il ne transfère pas le sens de ce mot de l'origine en projet : devenir un véritable *homo sapiens sapiens* dans la rencontre d'un projet politique et d'un projet de sagesse.

Une dernière question interroge l'orateur sur un voyage de vie inspiré par la qualité du rapport à autrui et la recherche du sens. Où est le sens du sens, demande-t-il ? C'est l'amour, répond Patrick Viveret. Ceux qui étaient dans les tours de Manhattan le 11 septembre 2001 et se voyaient perdus n'utilisaient pas leur téléphone portable pour téléphoner à leur banquier et savoir l'état de leur compte, mais à leurs plus proches pour dire qu'ils les aimaient.